

ASIE



*Fêtes
du
monde*

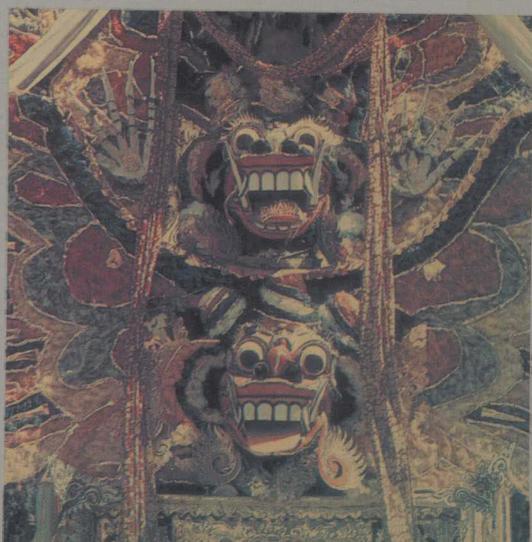


EDITIONS DU
MONITEUR

ASIE



*Fêtes
du
monde*



EDITIONS DU
MONITEUR

3)

collection dirigée par
GÉRARD GUEZ

Fêtes du monde

ASIE

04

EDITIONS DU
MONITEUR

17 rue d'Uzès 75002 Paris

1980

Sommaire

Avant-propos	7
Introduction	9
<hr/>	
<i>Sous-continent indien</i>	
<hr/>	
Inde	17
Népal	45
Ceylan	57
<hr/>	
<i>Asie orientale</i>	
<hr/>	
Chine	65
Mongolie	85
Le monde tibétain	90
Corée du Sud	97
Japon	105
<hr/>	
<i>Asie du Sud-Est</i>	
<hr/>	
Indonésie	121
Thaïlande	145
<hr/>	
<i>Asie occidentale</i>	
<hr/>	
Iran	157
Afghanistan	169
Israël	177
Arabie Saoudite	189
<hr/>	
Index des fêtes	199
Bibliographie	205

*Ont collaboré
à la réalisation de ce livre*

Térésa Battesti, *Iran* ; Bernard Dupaigne, *Afghanistan* ; Jacques Fassola, *Indonésie* ; Yoshiro Imaeda et Françoise Pommaret-Imaeda, *Le monde tibétain* ; Corneille Jest, *Népal* ; Francis Macouin, *Corée* ; M. Nergoué, *Mongolie* ; Claude Sauvageot et Marie-Ange Donzé, *Chine* ; Solange Thierry, *Thaïlande*

Documentation et rédaction :

Frédérique Hatier, *Arabie Saoudite* ;
Diana Perez, *Calendriers* ; Krishna
Renou, *Inde et Japon*

Mise en page : Jean-Louis Leguelte

Couverture : Philippe Friedberger

Avant-propos

La fête semble avoir été créée par et pour les dieux. Pour les années et les générations à venir, ceux-ci ont instauré ces sortes d'anniversaires fabuleux en mémoire de leur existence et de leurs actes. A l'imitation des dieux, les hommes ont aussi décidé de commémorer les événements importants de leur histoire. Ces manifestations finissent avec le temps par se muer en fêtes, régionales ou nationales.

Quelle que soit son origine, la fête est avant tout ce moment unique et privilégié d'acte créateur collectif, dans lequel les sociétés vont puiser chaque année les forces de leur renaissance et de leur métamorphose. C'est par là que l'on peut assimiler la fête à un authentique « art des peuples », que la collection Fêtes du monde va nous révéler à travers les pays du globe et, pour ce premier livre, en Asie.

D'Asie, les prochains volumes de la collection nous conduiront en Europe, puis en Amérique et en Afrique. Dans ce voyage idéal à la poursuite des fêtes, on sera tout naturellement amené à suivre les canaux qu'empruntent les grandes civilisations dont elles témoignent, définissant ainsi une géographie particulière où les frontières ne sont plus là où nous sommes habitués à les voir. Afin de pouvoir s'y retrouver dans cette « géographie de la fête », la présentation classique par pays n'a été maintenue que dans la mesure où les pays choisis circonscrivent, de façon marquante, tel ou tel « territoire » de la fête.

Ce livre est à la fois un ouvrage à clefs et un guide : ouvrage à clefs dont le but est d'offrir au lecteur tous les éléments indispensables à la compréhension des fêtes dans leur sujet et leur déroulement ; guide donnant la sélection des principales fêtes, leur description et leur localisation dans l'espace et dans le temps. Pour chaque pays, le texte est accompagné d'un « calendrier des manifestations » commenté et présenté en concordance avec notre calendrier grégorien. Un index des fêtes, placé en fin de volume, permet par ailleurs de retrouver facilement ces fêtes, à l'échelle d'un continent.

Au cours de l'entreprise originale qu'a représenté la mise sur pied de la collection, j'ai bénéficié du concours des représentants des bureaux culturels et de tourisme des pays explorés. Afin de rendre le " vécu " des Fêtes du monde en Asie, j'ai demandé à des spécialistes, ayant observé le cycle complet des activités annuelles et possédant des liens étroits avec les cultures et les langues de l'Asie, de rédiger, dans l'esprit de la collection, les textes de différents chapitres de ce livre. Je leur exprime ma gratitude pour leur collaboration.

Plus que tout autre continent, l'Asie a vu, lors de cette seconde moitié du siècle, se multiplier parmi ses peuples guerres, dévastations, massacres et famines. En bien des pays, le bruit des armes a remplacé celui des fêtes. Puissent ces pays retrouver leurs fêtes, avec leur paix restaurée.

GÉRARD GUEZ

Introduction

Consacrer aujourd'hui un livre à la fête, aux fêtes, dans le monde en mutation qui est le nôtre et dans une société dont on dit volontiers « qu'elle n'a plus le sens de la fête », peut être significatif de plusieurs attitudes : évasion d'un réel trop quotidien, tout d'abord, puis recherche des sources vives, des structures permanentes, des chaleurs collectives. Et encore, désir d'affirmer que la fête n'est pas morte, qu'elle déploie toujours, ici ou là, ses expressions spectaculaires, inlassablement attendues, préparées. Optimisme, refuge, défi ? C'est bien autre chose, en vérité.

Car, en s'attachant à décrire les fêtes de civilisations différentes, on perçoit dans un premier stade leur infinie diversité, mais, dans un second temps, il devient clair peu à peu qu'à travers les calendriers et leur mise en scène se déroule une histoire universelle. Rites, croyances, commémorations, jeux, musiques et danses s'inscrivent au cœur même de l'activité « ludique », ou « festive », de l'homme, partout où il vit, souffre, travaille.

C'est ainsi contribuer à mettre en lumière l'unité de l'esprit humain, en même temps que sa prodigieuse richesse de modalités de mise en œuvre, que d'étudier les fêtes à travers le monde. Partout, nous allons voir que la fête appartient à la mémoire, qu'elle témoigne de « la puissance magique d'évoquer et de reproduire »¹, qu'elle valorise un passé,

1. Yvon Belaval, *Histoire des spectacles*, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1975, p. 4.

un patrimoine, une culture, qu'elle participe à la contemplation « qui est plaisir parce qu'elle nous libère du vouloir-vivre »¹.

Partout aussi, la fête est l'objet d'une attente, celle d'une trêve ou d'une émotion particulière, ou d'un dévouement, ou d'intenses réjouissances. Elle s'intègre à trois ordres de faits : religieux, dans le cadre du calendrier liturgique ; économiques et naturels, s'il s'agit des fêtes agraires, des foires, des récoltes, des vendanges ; nationaux, en tant que participation aux événements historiques dignes d'être fixés et rappelés.

Mais c'est aussi « l'art des peuples » que l'art de la fête, vaste création anonyme, chatoyante, qui puise son inspiration dans le tréfonds des représentations collectives du réel et de l'irréel, du mythe et de la vie. « On extériorise les phantasmes de son passé et les images de ses désirs »². Mais on ne le fait qu'à l'intérieur d'un ordre déterminé, la structure profonde d'une culture, d'une « civilisation ».

En abordant plus précisément le domaine des fêtes en Asie, on va voir se révéler d'emblée leur appartenance à des thèmes universels, qu'elles illustrent avec un éclat sans pareil. Et pourtant, d'un pays à l'autre, dans l'immense continent asiatique, foisonnent les cultes locaux, les « grandes » religions, les types de sociétés, les styles esthétiques, les modes de penser, de vivre, de croire.

L'Asie, tout au long de ses quatre ou cinq millénaires d'histoire et de légende, à travers le grouillement de ses centaines de millions d'êtres humains répandus de l'Arabie au Japon, de la Sibérie à l'Inde et aux mers du Sud, a vu éclore, se perpétuer, s'épanouir, d'une part des religions autochtones, des systèmes de croyances propres à tel ou tel groupe et indissociables de ses structures sociales, d'autre part des religions de caractère universaliste.

On sait que l'Arabie Saoudite, les pays du golfe Persique, la Turquie, l'Iran, l'Afghanistan, les Républiques socialistes islamiques d'U.R.S.S. situées à l'est de la mer Caspienne, telles que la Turkménie et l'Ouzbékistan, puis le Pakistan, le Bangladesh, la Malaisie, l'Indonésie à l'exception de Bali et de quelques petites îles, sont de religion musulmane. L'Islam est attesté par ailleurs, selon des obédiences diverses, dans le Sud-Est asiatique et notamment en Thaïlande, ainsi qu'en Chine. L'Inde est la terre du brahmanisme, issu de l'antique védisme, très longuement vécu et pensé,

1. Yvon Belaval, *op. cit.*, p. 4.

2. *Id.*, *ibid.*, p. 14.

commenté et ramifié en de nombreuses voies pour s'illustrer aujourd'hui en ce que nous appelons l'hindouisme, attesté également au Népal, à Ceylan, à Bali, sous une forme fragmentaire. Le bouddhisme lui-même, issu de cette souche profonde, a envahi une vaste part de l'Asie après s'être développé en Inde dès le v^e siècle avant notre ère. Le bouddhisme de l'Église du Sud, Hinâyana ou Therâvada, est devenu la religion officielle de Ceylan, de la Birmanie, de la Thaïlande, du Laos et du Cambodge, avant que des bouleversements tout récents ne viennent modifier ici et là sa « liberté d'expression » ...Quant au bouddhisme de l'Église du Nord ou Mahâyana, il s'était très tôt implanté au Népal et au Tibet, en Chine et en Mongolie, en Corée et au Japon, y prenant des aspects divers, tels que le lamaïsme, le tantrisme, ou encore le zen et différentes écoles de pensée.

Or, un premier point demande à être souligné : Islam, brahmanisme, hindouisme, bouddhisme et christianisme, là où les missionnaires ont réussi à les répandre à travers des groupements restreints, n'ont jamais pleinement effacé tout un monde de croyances « de substrat », qui donnent à la religion « officielle » une résonance locale et particulière. Pas plus le confucianisme et le taoïsme en Chine que le shintô au Japon ne sont en désaccord avec ce que l'on pourrait désigner sommairement sous le nom de cultes de la Nature, cultes des Ancêtres et des Mânes, religions des Esprits et des Génies du Sol. Sans doute, parmi toutes les religions asiatiques, le chamanisme sibérien et le shintoïsme japonais sont-ils les plus proches des systèmes les plus archaïques de croyances dans les puissances invisibles. Mais qu'on ne s'y trompe pas : le bouddhisme fait bon ménage avec les *phi*, « esprits de la nature » en domaine thaï et laotien, avec les Nat de Birmanie, avec les Na'k-Tâ des Khmers, de même que l'Islam mêle volontiers ses Djinn avec les Yang du monde malais-indonésien. L'univers de la Fête est précisément le lieu privilégié où les niveaux se rejoignent, où les frontières s'abolissent, où les « grands » dieux et les « petits » génies se fréquentent, où se fondent les forces spirituelles et les forces de la nature.

Qu'allons-nous voir se dérouler, en effet, d'un bout à l'autre de l'année calendaire, dans les différents pays évoqués ici ? D'une part, des fêtes dont le caractère religieux semble prépondérant, comme le Îd-e Qorbân en Afghanistan, fête des sacrifices qui commémore le geste d'Abraham, prêt à tuer son fils pour obéir à la volonté de Dieu, ou comme la fête de Vaisakh, qui célèbre à Ceylan et en Thaïlande la naissance, l'illumination et la mort du Buddha. Et d'autre part, des fêtes dont la source, clairement mise en lumière, est l'union avec le cycle agraire, comme celle d'Odalan Bhatari Sri, consacrée à la déesse du Riz à Bali, ou Buntung Ogong

Puri, fête de la Fécondité des Dayak de Kalimantan, ou encore les fêtes de la Steppe, la fête de l'Aïrak en Mongolie, et les merveilleuses journées où le Japon tout entier célèbre ses floraisons de pêcheurs, pruniers, cerisiers, azalées, lotus, iris, chrysanthèmes, ses érables et ses étoiles, ses carpes et ses cormorans, ses insectes d'automne et son dieu des moissons. Et encore, celles où Israël fête ses moissons d'orge, ses prémices, ses vendanges, ses cueillettes d'olives et de grenades, ses cédrats et sa Pâque...

Tout serait simple, si l'on pouvait diviser en rubriques rigoureuses ces deux grands ordres de fêtes : religieuses et agraires. Tout serait facile à concevoir et à exposer si l'on pouvait définir une fois pour toutes les fêtes islamiques, les fêtes hindouistes, les fêtes bouddhiques, et celles qui ne le sont pas. Ou encore, les fêtes des vivants et les fêtes des morts : le Carnaval et la Toussaint... Tout serait clair, mais singulièrement appauvri. Car, tout comme notre Noël se situe au solstice d'hiver, la commémoration de la naissance du Buddha a lieu lors de la pleine lune d'avril-mai. A Ceylan, l'union entre l'hindouisme et le bouddhisme prend l'allure étincelante de la procession de la Perahera de Kandy. Dans ce même pays, les fêtes du pic d'Adam réunissent, dans un unique et multiple pèlerinage, musulmans, chrétiens, hindouistes et bouddhistes qui viennent y vénérer une même empreinte de pied : celui d'Adam, de saint Thomas, du dieu Vishnu ou du Buddha, même forme, même lieu, même ferveur. Au Népal, la fête de Gai Jatra est à la fois la fête des Vaches et des Ancêtres : la vache élimine les obstacles sur la route de l'âme du défunt vers Yama. La fête de Dasain en l'honneur de la déesse Durgâ est en même temps celle de la fin de la mousson, période où débute la récolte du riz. Fabriquer le char de Matsyendranath, peindre les yeux de la divinité, c'est certes participer activement à une fête hindouiste, mais c'est aussi, et sans distinction, œuvrer pour hâter l'arrivée de la pluie bienfaisante.

Les spectacles magico-religieux, le théâtre n'échappent pas à ce syncrétisme. On représente le Râmâyana pour susciter pluie et prospérité et non pas seulement pour distraire. Les dieux et les héros de l'épopée sont « évoqués » au sens fort : ils sont là, présents parmi les hommes, pour le temps d'une ou de plusieurs nuits, dans une rencontre magique et créatrice. En Indonésie, au cours de la pantomime du Ketjak, les hommes se laissent investir par l'énergie animale : grenouille ou singe, l'individu se fond dans un ensemble qui le submerge et en même temps le dédouble. Les dieux le possèdent au plus fort des danses de transe, « Sanghyang ». L'irruption des démons, à Ceylan, par l'intermédiaire des danseurs masqués, exorcise le mal et les maladies. Pas de frontière infranchissable entre l'invisible et le visible, entre l'humain

et le surnaturel. Là est la donnée primordiale, essentielle, de la fête, partout perçue instinctivement et culturellement dans un paroxysme de vie.

Le panorama des fêtes de l'Inde, du Népal et de Ceylan fait apparaître d'une manière continue le divin, mais un divin pour ainsi dire familier, tant il est intégré à l'existence. Simplement, en période de célébrations et de réjouissances collectives, le divin s'impose, remplit tout, envahit tout, et se partage dans une communion d'allégresse, d'évasion ou de recueillement. Le mysticisme n'en est pas absent, mais c'est un mysticisme qui, pourrait-on dire, va de soi : Vishnu, Çiva, Indra, Krishna, Skanda, Lakçmî, Durgâ, les *deva* et les *devî*, et aussi Râmâ et son épouse Sitâ, tous ces compagnons du passé, du présent, de l'au-delà du temps et de l'espace, parcourent avec les habitants des villes, des villages et des campagnes le cycle des douze mois de l'année, mois de travail et de peine où tout à coup leur présence explose, attendue, reconnue, toujours fêtée comme si c'était la première fois. Çivaratri, nuit de Çiva, nouvelle lune de Phalgun, Dipavâlî ou Diwâlî, fête des Lumières « qui jaillit à la fin de la mousson », annonce l'hiver et les semailles, et du même coup invite les ancêtres, les fait revivre, les guidant au bout de longues torches...

En Chine et à Hong Kong, le « divin » ne se donne pas pour tel. Mais la Chine populaire moderne reste essentiellement rurale et, par ce fait, n'a pas pleinement rompu avec le calendrier lunaire. Autrefois, l'empereur traçait le premier sillon, lors d'une grande fête de la terre nourricière et du printemps où s'exaltaient la fécondité, l'amour, l'union, le renouveau, au milieu des joutes, des pétards, de la liesse et du bruit. Or tous ces thèmes survivent aujourd'hui, seulement transposés : le printemps est la fête des mariages collectifs, période privilégiée où gongs et tambours, bals et fleurs rouges célèbrent à leur manière une nouvelle naissance de l'année, de nouveaux couples et les promesses de nouveaux fruits de la terre et des hommes. Les animaux mythiques, dragons et lions, sont présents dans les fêtes chinoises, tandis que les feux d'artifice crèvent le ciel. Les films et les opéras populaires, l'exaltation des héros du travail s'intègrent sans heurts dans un contexte qui relie l'homme à ses sources vitales. Et c'est vrai aussi de la fête des Morts ou fête des Ancêtres qui a lieu en avril, le 15^e jour du 3^e mois lunaire : les offrandes en papier qui sont brûlées à cette occasion établissent une communication, millénaire et subtile, entre ce monde et l'autre, transmettant aux défunts la quintessence des choses visibles, libérée par le feu.

La Corée semble résumer à elle seule l'aspect composite des fêtes asiatiques. En effet, elle célèbre quelques fêtes bouddhiques, dont l'anniversaire du Buddha, ayant reçu

le bouddhisme Mâhâyana dès le VII^e siècle de notre ère. Et elle ne manque pas non plus d'honorer Confucius et les Sages confucéens deux fois par an, aux 2^e et 8^e mois lunaires, selon un héritage reçu de la Chine. Mais c'est sa propre religion populaire qui inspire avant tout ses solennités et ses rites. Au Nouvel An et à Ch'usôk, les gens des villes se déplacent en foule vers la campagne afin d'y réaffirmer des liens familiaux solides, centrés sur le culte des ancêtres, sur les rapports avec les esprits des morts, sur les Esprits qu'évoquent des danses masquées. Or, les offrandes de nourriture aux mânes et aux génies rejoignent le culte confucéen, puisque lors de la fête de Confucius et des Sages dans l'enceinte de l'université Songgyungwan, les 39 tablettes qui les représentent sont censées accueillir leurs « âmes » et accepter les dons de gâteaux, de fruits et de parfums. La danse des Lettrés, la danse des Militaires ne sont que des variantes de la danse des Esprits. De même, le bouddhisme rejoint les cultes agraires et « chamaniques » : dans chaque temple existe un petit édifice contenant une image du génie de la montagne.

Ceux qui ont vu, dans les sanctuaires shintoïstes du Japon, les fidèles frapper énergiquement dans leurs mains pour attirer sur eux l'attention bienveillante du *kami*, ou génie du lieu, savent combien les Japonais vivent en bonne intelligence avec la société de l'Invisible. Leur religion nationale plonge ses racines dans un puissant panthéisme cosmique où le Soleil, la Lune, les Étoiles, les Eaux et les Roches, la nature tout entière est sacrée, souveraine, divine, et aussi peuplée d'une multitude d'êtres intermédiaires entre le divin et l'humain, personnages souvent facétieux ou mal-faisants, demandant à être propitiés. Au Japon, l'ultra-moderne n'efface pas la tradition passée, toujours vivante. Les Miko, danseuses sacrées, perpétuent la joie du soleil retrouvé. La Kagura, danse primordiale, agit sur les forces de la nature et les dieux ; elle obtient la pluie, la fécondité, la prospérité, l'expulsion des démons. Nulle part ailleurs au monde, sans doute, le sens du spectacle n'est aussi lié à la fête : les Matsuri du Japon sont des enchantements, des fantasmagories, le Waraku-Odori du 5 août à Nikko fait danser ensemble plus de 50 000 personnes, la fête des Lanternes visualise les milliers et les milliers de morts de toute l'année en petites flammes tremblantes... Et peu importe la distinction entre une fête d'origine bouddhique, ou la foire aux Herbes, ou la fête des Petits Garçons, ou la fête au Sanctuaire d'Inari, le dieu des moissons, ou encore les commémorations d'événements anciens. Cette distinction, si elle différencie les motifs des fêtes, n'en modifie pas la structure profonde, qui tend à renouveler les mécanismes essentiels, à confirmer les contrats, les alliances entre le mythe et le réel, ou plutôt entre le sens caché et les formes concrètes. En célébrant à la mi-décembre à Tokyo le festival

des 47 Ronin qui se suicidèrent par fidélité sur la tombe de leur maître en 1703, les Japonais rendent un culte aux morts et à la tradition, aux valeurs qui ont fait la grandeur de leur civilisation, mais plus encore : ils introduisent les ombres dans leur vie présente, tout comme ils le font dans les représentations du théâtre de Nô, où toute l'action s'articule entre la mort et la vie.

Le Sud-Est asiatique et le monde insulindien nous apportent des accents particuliers, reflets d'un « végétalisme » fondamental. Là encore, les « grandes » religions s'expriment en fêtes hindouistes, bouddhistes ou islamiques, mais la croissance des épis, la mise en eau des rizières, la montée des pleines lunes, le temps des récoltes et des cueillettes constituent le rythme même des fêtes. Les rites primitifs autour des pierres, des arbres, des volcans, se sont amalgamés aux religions importées. L'entraide communautaire qui, au niveau des villages, est de règle pour les travaux de défrichage, de culture ou de construction des maisons, ne se conçoit qu'en accord avec un rituel archaïque, rituel de conciliation, d'échange et d'hommage avec cette société parallèle qu'est la société des ancêtres et des génies du sol. Les dieux participent aux fêtes, aux danses et aux travaux, chaque demeure est à sa manière un temple. Rien n'éclaire mieux le sens primitif de la fête que l'exemple du cycle annuel d'une population d'« écobuants », c'est-à-dire de riziculteurs de montagne, pratiquant le brûlis de forêt, le *ray*, pour y faire pousser le riz « sec ». Les Lawa du Nord de la Thaïlande, peuple austro-asiatique, identifient intégralement leur calendrier avec les différentes opérations de mise en culture de la forêt : tous ensemble, ils partent pour le défrichage, puis la mise à feu, puis les semailles, puis les sarclages successifs, puis la récolte. Chacune de ses entreprises collectives ne se fait qu'après l'accomplissement d'un rituel qui est indissociable du travail lui-même. Les Esprits de la terre et des arbres sont présents, participent à l'action des hommes, selon des modalités d'alliance, selon un dialogue inépuisable, toujours nouveau, toujours source de vie.

Si, de ce monde foisonnant de végétation, l'on passe au désert, aux montagnes arides, aux paysages minéraux, on peut avoir l'impression d'un dépeuplement sur le plan divin, en ce sens qu'au lieu des innombrables génies et esprits, Dieu seul remplit l'espace, Allah seul est partout... Allah seul pour certains, mais pour d'autres, sa famille et ses descendants, ses Imam et ses Saints. La fête, en domaine islamique d'Afghanistan, d'Iran, d'Arabie, apparaît comme une commémoration avant tout autre chose : Mawlid al-Nabi, célébration de la naissance du Prophète, Lailat al-Miradj, ascension du Prophète, cérémonies du mois de moharram en Iran, neuvaine et dizaine de la mort de Hoseyn, au mois

de safar, quadragésime de la mort de Hoseyn, mort des Emâm Hasan et Réza, le 21 de ramézan mort d'Ali... La commémoration prend ici l'allure d'un drame magico-religieux, d'un psychodrame où tous les éléments de l'histoire sont remis en scène et pour ainsi dire revécus. La fête réactualise la naissance, réactualise le martyr. Et qu'est-ce donc, là encore, sinon revitaliser l'alliance, revivifier le contrat sacré ? La commémoration va ici jusqu'au sacrifice des victimes, jusqu'au pacte du sang. Et les grands pèlerimages sont autant de rencontres, des rencontres décisives sur le plan personnel et sur le plan communautaire. L'individu et la société y restaurent leur âme et leurs forces.

L'Asie tient le plus vieux langage du monde, elle sait nous dire encore que la fête est un bain de jouvence. Et dans ce bain de jouvence se mêlent tous les grands courants de la pensée religieuse, et tous les mouvements profonds qui tendent à l'harmonie et au mieux-être. Défolement et participation, explosion et intégration, fidélité et dépassement, permanence et re-création, sacrifice et rencontre, éternel dualisme entre réel et surnaturel. Plus près de nous, pont entre l'Asie et l'Europe, Israël a mieux que tout autre peuple attesté le combat avec l'Ange et le sceau de l'Alliance. « Un dialogue est offert à l'homme, celui de sa participation à la Création du Monde » : oui, à travers l'Asie tout entière, par le rite et par la fête.

SOLANGE THIERRY

sous-directeur au musée de l'Homme